

Marie Cardinal : les mots pour la dire

Louise Cotnoir

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37913ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (2001). Marie Cardinal : les mots pour la dire. *Lettres québécoises*, (103), 6-6.

Le problème collectif dont parle Marc Ménard, c'est celui que je pointais du doigt dans l'éditorial que je signais dans le numéro 97 (Printemps 2000, p. 5) au sujet de l'augmentation des parutions de romans québécois. Cet éditorial a été mal perçu. Certains ont cru que, corporatiste, je voulais bloquer la voie d'entrée aux nouveaux éditeurs. La vérité est que j'étais inquiet de la baisse de qualité des romans publiés : si trop de romans refusés massivement par plusieurs éditeurs se retrouvaient comme par enchantement publiés par des éditeurs de seconde zone, c'est que peut-être il y avait trop d'éditeurs pour une population aussi restreinte que la nôtre. Pour en avoir le cœur net, j'ai demandé à Francine Bordeleau de préparer un dossier sur cette question dans le présent numéro. Si son enquête révèle à l'évidence que les maisons d'édition poussent comme des champignons au Québec, elle en arrive cependant à la conclusion qu'un certain nombre d'entre elles apportent vraiment du neuf à notre institution. Si tel est le cas, alors je dis bravo.

La loi 51

Bien sûr, il est question de beaucoup d'autres sujets dans ce livre destiné principalement à ceux qui œuvrent au sein de cette industrie. Chacun des intervenants (l'éditeur, le distributeur-diffuseur, le libraire) fait l'objet d'un chapitre dans lequel M. Ménard y va de synthèses éclairantes.

Cela dit, et une fois ma lecture terminée, l'élément qui m'a paru le plus significatif dans ce livre est sans doute le constat que la loi 51 votée en 1981 a été un événement historique. Cette loi qui visait à protéger l'industrie du livre de la domination étrangère a littéralement sauvé l'édition québécoise et permis à toutes les parties d'y gagner au change, particulièrement les libraires qui, soulagés de la concurrence déloyale que leur livraient les grands éditeurs étrangers, ont pu reprendre leur place d'intermédiaire entre l'éditeur et les institutions publiques qui s'approvisionnent en livres.

Même si cette loi est parfois contournée, même si elle est toujours perfectible, elle a incontestablement donné le coup d'envoi à la consolidation de notre culture nationale. Il a suffi d'un peu de courage et d'une certaine fierté pour y parvenir et remettre sur ses rails une industrie nationale qui était moribonde.

Le directeur

André Vanasse

1. Marc Ménard, *Les chiffres des mots. Portrait économique du livre au Québec*, Montréal, Société de développement des entreprises culturelles du Québec, coll. « Culture et économie », 2^e trimestre 2001, 252 p.

H O M M A G E

Marie Cardinal : les mots pour la dire

Quelle est la matière d'une vie ?

Marie Cardinal, *Amour... amours...*

C'EST SANS DOUTE À CETTE QUESTION que Marie Cardinal a voulu répondre, de livre en livre, retraçant les multiples morceaux qui forment, à la fin, une fresque fragmentaire d'un parcours aussi riche que mouvementé. La mort récente de cette femme intelligente, sensuelle, généreuse et acharnée convie à la relecture de ses textes sortis de la tourmente, de l'angoisse et de la révolte.

Avec ses romans qui s'apparentent souvent au journal intime ou à la confession, et dans une écriture qui nous happe, nous prend à bras-le-corps, Marie Cardinal nous aura donné des documents-vérités bouleversants et des leçons de vie percutantes. Ses autofictions (comme on les qualifierait aujourd'hui) mettent en scène les « mots clés » de son itinéraire humain et littéraire, la matière même de cette vie exceptionnelle. Déjà avec *Écoutez la mer* (1962, Prix international du premier roman), elle crie son attachement indéfectible au pays de tous ses amours : l'Algérie. Elle le portera comme un talisman, d'un livre à l'autre, comme la version rêvée du paradis perdu, mais sans cesse retrouvé, par la prégnante poésie des mots qu'elle fait jaillir de la mémoire première, celle du corps : « Je suis née dans ce rythme-là, il est en moi, il n'y a que lui que je sente bien. » (*Une vie pour deux*, 1978) Matière première dont l'auteure prélèvera les plus grandes douleurs comme les plus hautes joies pour nous les faire partager. Elle en dira la vérité aveuglante comme son soleil, celui-là même qu'elle traquera dans son travail sur les tragédies de Sophocle et d'Euripide (*La Médée d'Euripide*, 1986). Avec une justesse d'émotions qui touche aux profondeurs de l'âme humaine en ce qu'elle a de meilleur et de pire, elle en livrera les mystères et les secrets. Adoré, cruellement analysé (la guerre d'Algérie sera pour elle un traumatisme fondamental), magnifié par le souvenir, le pays lui servira d'ancrage fictionnel. Car ici, le vivre-écrire est une formule qui s'incarne.

Issus de ce terroir naissent deux livres incontournables relatant le corps-à-corps avec la mer / mère : *Les mots pour le dire* (prix Lettré 1976) et *Autrement dit* (1977). L'autopsie de la relation mère-fille que l'auteure y

opère fabrique un « parler-vrai » qui remonte à la source de la première blessure : le manque d'amour. Paroles guérissuses qui défont les nœuds pour créer des liens. L'auteure garde en bouche jusqu'au dernier livre ce mot de la quête existentielle : l'amour. Celui de la mère, oui ; mais celui du père aussi dont elle cherchera sans fin à dessiner la figure absente. Toujours une brève apparition de cet homme mythifié, et c'est à lui qu'elle consacrera son dernier roman, à savoir *Amour... amours...* (1998), comme si elle se préparait pour un dernier adieu, et ce sera effectivement son dernier livre. La Provence y sera la dernière métaphore du pays natal, à laquelle Marie Cardinal, conteuse habile, prendra un plaisir certain d'en dire les mots et les sens. Éternel envoûtement du langage auquel l'auteure accorde droits et pouvoirs, dont elle tire tous les bonheurs. D'un livre à l'autre, la même jouissance à remettre en jeu la parole :

Écrire, écrire, écrire. Pour partager, pour exorciser, pour travailler. Petites lettres, petits mots, petites pages, petit ouvrage de rien du tout, de tout.

Dire, dire, dire, dire. Pour entendre des sons, pour entendre des mots, pour les sentir rouler dans les joues, pour que la langue les suce, pour que les lèvres les baisent. Pour que la gorge les crache. (Amour... amours..., p. 101)

Matière de toute une vie, l'amour, l'amour des mots. Le livre comme une parole donnée et tenue. L'amour, car il n'y a que ce mot pour sauver de l'angoisse de la décomposition, de la bêtise humaine comme de la barbarie contemporaine. Car l'auteure a constamment associé sa précaire existence à celle des autres humains. Il faut relever la réussite exceptionnelle d'écriture de *Comme si de rien n'était* (1990) qui témoigne de ce souci impérieux qu'elle a toujours eu de la vie et des gens qui l'entourent. Amour du vivant serait une expression idoine pour dire celle qui a continuellement senti l'urgence de capter la beauté de chaque jour, d'en préserver les petits bonheurs comme les grandes cruautés. Au-delà de la disparition de Marie Cardinal nous reste « le grain de sa voix », grave, chaude et rauque pour dire qu'elle aimait la vie à mort : « La mort va me guérir avec des herbes inconnues. Elle ne me fait pas peur, elle me protège. » (*Écoutez la mer*, 1962). Dans cet ailleurs, Marie Cardinal rejoint la dérive des âmes exceptionnelles, car « les gens n'habitent pas leur cadavre » (*Les mots pour le dire*, 1975).

Louise Cotnoir